

Ils se turent. La nuit s'écoulait rapide, et des lueurs pâles blanchissaient le ciel à l'Orient.

Tout à coup un son clair monta dans les airs, et les veilleurs recueillis s'aperçurent que leur veille finissait aux cinq coups de l'heure que suivirent immédiatement les tintements de l'Angélus. Une messe allait commencer à l'église, et les fidèles s'y rendaient déjà.

— Voulez-vous que nous allions prier Dieu, ma cousine ? demanda la comtesse Aude à Ameline.

— J'allais vous le proposer, Aude, répondit celle-ci. On ne voit point encore, nous passerons inaperçues.

— Que ferons-nous en attendant ? questionna le comte de Plestin.

— Oh ! nous, Monsieur le comte, dit Yvon avec un hochement de tête significatif, c'est autre chose. Nous allons descendre au port rejoindre les camarades. Ils seront trois mille à Roscoff aujourd'hui, et, pendant que les femmes prient, les gars préparent la fournée, car il faudra peut-être souquer ferme aujourd'hui et crocher dans les soldats bleus.

VI

CONFRONTATION

Dans la salle de la mairie où le Conseil municipal tenait ses séances, les deux délégués ennemis venaient d'entrer et se tenaient face à face. Ils avaient échangé des paroles de bienvenue et un tutoiement plein d'aigreur.

Autour de chacun d'eux se tenaient leurs fidèles. A l'entour les conseillers municipaux, le procureur-syndic, les divers magistrats de la justice, de l'administration, de la police, se pressaient, étudiant les physionomies sur les visages de ces deux hommes qu'ils savaient ennemis.

Par les fenêtres ouvertes on découvrait le port avec ses mâts et ses coques à sec, le jusan laissant la côte nue. A droite, c'était l'île de Batz indigente ; à gauche, jusqu'aux dernières limites de l'horizon du nord, la haute mer calme et bleue. Bleu était aussi ce firmament d'août.

En bas, au pied de l'édifice communal, les soldats, infanterie et cavalerie, au repos, formaient une ceinture paisible.

Et par delà, tout autour, dans les rues et sur les places, la foule grouillait, murmurante, susurrante, fatiguée d'une longue attente, se demandant ce qui se passait là haut, dans les salles de la maison de ville, où sa rumeur montait par bouffées, par rafales, avec le bruissement des flots.

Le citoyen Thiard, entré le premier, s'était assis dans un large fauteuil de cuir usé et médiocrement raccommodé.

A Roscoff, on n'avait pas pillé le garde-meuble royal, peut-être parce qu'il n'y avait pas de garde-meuble.

Ce Thiard n'avait pas l'air d'un méchant homme, et ne l'était pas. Gros et court, avec des larges pieds d'huissier, des mains rouges et une face plus rouge encore, un peu parent du Thiard qui avait réprimé l'émeute parlementaire de Rennes, il avait adopté la révolution française sans trop savoir pourquoi, peut-être parce qu'il s'était violemment épris des théories de Jean Jacques sous le règne de Louis XV. Car le citoyen Thiard avait tout près de cinquante ans, et sans la révolution, n'eût jamais été qu'un assez doux philosophe doublé d'un doucereux poète.

Ceux qui le connaissaient l'estimaient. On disait qu'il avait déjà sauvé bien des têtes.

Aussi les jacobins des villes l'accusaient-ils de modération et s'efforçaient-ils de le faire destituer par les représentants.

Mais les représentants avaient besoin de lui, car il connaissait sa Bretagne comme pas un, et Jean Bon Saint-André, qui estimait les travailleurs, étant lui-même un travailleur infatigable avait toujours eu en lui un incomparable secrétaire.

Mais Jean Bon Saint-André n'était que délégué de la Convention et tous savaient qu'au-dessus de la Convention planait cet oiseau de proie sanguinaire, oiseau de nuit aux yeux perçants dans les ténèbres, qu'on nommait le Comité de salut public.

Or, le Comité de salut public avait, lui aussi, son délégué ou plutôt son agent secret, le terrible Arthur Killerton, ci-devant noble et étranger.

C'était donc entre Thiard et Killerton une lutte sourde et implacable, dans laquelle chacun d'eux avait ses avantages et ses partisans. Car, si l'Anglais avait derrière lui le Comité de Paris, il avait contre lui tout le monde, à commencer par les représentants, tandis que ceux-ci, comprenant bien que c'était eux qu'on visait à travers le débonnaire Thiard, soutenaient Thiard.

Mais il y avait entre les deux adversaires une différence capitale qui était toute à l'avantage du premier. Killerton, qui était un scélérat, était brave ; Thiard honnête homme, était un lâche.

Un scélérat brave peut être parfois généreux, un honnête homme sacrifie tout à son propre intérêt.

Ils étaient donc là tous les deux face à face, dans la salle du Conseil municipal, et les rumeurs de la foule houleuse parvenaient plus impatientes et plus tumultueuses à leurs oreilles. L'espèce de somnolence qui appesantissait les membres et le cerveau du citoyen Thiard était due sans doute, aux vapeurs des vins ou autres boissons alcooliques que le banquet de la ville lui avait fait ingurgiter.

Brusquement le délégué tressaillit et se leva de son siège, comme s'il eût reçu un coup de fouet dans les jambes.

Quatre heures sonnaient à l'horloge de la maison commune, et il venait de se rappeler que le rendez-vous fixé par Alain Prigent était à cinq heures.

Par bonheur, Alain Prigent n'était pas loin. Celui qui avait librement invité le délégué à se rendre à Roscoff pour recevoir la preuve flagrante d'une trahison était présentement prisonnier et tenu sous bonne garde dans l'une des salles voisines.

Thiard pensa donc que le moment était venu de faire entrer le chef de la Kerret-ar-laz.

Il fixa un regard passablement aigu sur les traits d'Arthur Killerton, tranquillement assis à l'autre bout de la salle.

— C'est toi, n'est-il pas vrai, citoyen, demanda-t-il, qui as fait arrêter l'homme au rendez-vous duquel je suis venu aujourd'hui ?

— C'est moi en effet, citoyen, répondit effrontément l'Anglais.

— Et tu l'as fait de ton autorité privée, sous ta responsabilité, sans en avoir donné avis aux représentants du peuple ?

Il prononça ces derniers avec emphase et solennité, comme s'il avait voulu se donner du courage.

Killerton ne fut pas dupe de cette emphase et paya d'audace.

— De mon autorité privée, tu l'as dit, citoyen Thiard, en vertu des pouvoirs illimités que me donne mon mandat. Les représentants font ce qu'ils veulent. Je n'ai pas à les consulter sur ma propre conduite ; j'aurais plutôt à leur demander des comptes.

— Et sans doute, reprit le délégué, qui déjà avait baissé le ton, tu as eu des motifs sérieux pour faire arrêter cet Alain Prigent ?

— J'avais des motifs, et j'en ai encore que je ferai valoir en temps opportun.

— Fort bien. C'est donc à toi de donner l'ordre qu'on introduise ici le détenu, afin que je puisse connaître le motif de sa convocation.

Killerton ne se fit pas prier. A son tour il se leva, et, se tournant vers l'un des officiers de la suite de Thiard :

— Dites que l'on amène sur-le-champ le prisonnier du fort Taureau qui a osé déranger inutilement le citoyen Thiard.

Quelque secondes d'un silence pesant suivirent. Puis au bruit des chuchotements, quatre gardes nationaux au port d'armes, la baïonnette au canon, entrèrent, gardant entre eux Alain sans fers, mais sans armes et la tête nue.

En ce moment une poussée tumultueuse se fit du dehors. Un flot de peuple, des hommes et des femmes, se bousculèrent dans la salle.

— Qui laisse entrer ces gens-là ? interrogea Killerton, les sourcils froncés.

— Ces gens-là, citoyen, cria une voix dans la cohue, ont le droit d'entrer à toute heure dans la maison commune. C'est la loi.

Ainsi vertement rappelé au sentiment de l'égalité, le gentilhomme félon n'osa point rechercher qui lui donnait cette leçon.

Il y avait là deux ou trois cents personnes, des hommes surtout, aux dehors de marins, des athlètes aux visages bronzés, aux membres énormes, et Killerton se demanda s'il n'avait pas vu quelques-uns de ces gens-là, quatre jours plus tôt, à la clarté des torches, à Brignogan.

Il se retourna et jeta par la fenêtre un regard sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

La place était noire de monde. Une foule compacte, entièrement composée de paysans, de matelots, de pêcheurs, l'encombraient. Dans les rues avoisinantes, l'affluence était égale. Et dans cette mer de têtes énergiques et de torses puissants, les soldats de l'escorte, rejetés contre les murs, enveloppés, étouffés en quelque sorte, ne pouvaient bouger pour tenter un dégagement.

Quelques chevaux de hussards, plus ombrageux que les autres, s'agitaient, rendus nerveux par l'approche de cette marée humaine.

Un d'entre eux se cabra à moitié. Dix mains vigoureuses le retinrent par le mors et par les naseaux.

— Retiens ta bête, mauvais soldat ! interpellait violemment un des hommes au suroit de bure qui maintenaient l'animal.

Et le "mauvais soldat," un jeune conscrit encore timide, dut faire reculer l'animal jusqu'au mur de la mairie.

Ce que voyant, la foule, plus exigeante, réclama la retraite de tous les chevaux qui pouvaient causer des accidents.

L'officier monta dans la salle où se tenaient les délégués.

— Que dois-je faire ? demanda-t-il à Thiard.

Et Thiard, enchanté de donner un ordre à des militaires, ravi d'ailleurs qu'on l'eût consulté seul, à la barbe de Killerton, répondit :

— Il y a une cour assez spacieuse derrière l'édifice, qu'on y place une vingtaine de cavaliers. Les autres peuvent aller faire un tour en ville s'ils le désirent. J'octroie la même permission aux grenadiers de la garde nationale.

Et il conclut par une phrase que le général Déchelle, qui s'illustrait en ce moment-là en Vendée, n'eût pas désavouée, et dans laquelle on retrouvait l'écho des creuses harangues de la Convention aux mauvais jours où la populace envahissait ses séances et, tout récemment encore, dans les terribles journées du 31 mai et du 2 juin, qui avaient vu la chute des Girondins :

— Le peuple nous gardera.

Cette phrase-là, le citoyen Thiard la prononçait à dessein. N'avait-il pas sa popularité à ménager ?

Il faut croire que le peuple avait d'excellentes oreilles, car la phrase lui parvint avec la vitesse d'une trainée de poudre.

Une immense clameur éclata au dehors, qui fit trembler les vitres de la salle et blémir les joues des compagnons d'Arthur de Kergroaz.

— Vive Thiard ! vive le délégué patriote ! Vive l'ami du peuple !

L'ami du peuple ! Le cœur de Thiard se gonfla à crever. L'ami du peuple ! C'était le titre qu'avait reçu Marat, ce Marat que Charlotte Corday avait poignardé un mois et demi plus tôt. Et qui pouvait se vanter d'être plus populaire que Marat ?

Le peuple redoublait ses cris. Maintenant, il réclamait son idole. Thiard, que ce vacarme assourdissait, dut se montrer à une fenêtre. Ce fut du délire. On hurla, on rugit, on miaula. Tous les cris de la nature servirent à traduire l'enthousiasme de la foule.

Le délégué fit un geste pour réclamer le silence, et, quand il l'eût obtenu, il harangua d'une voix entrecoupée par l'émotion :

— Citoyens, frères, mes amis, je vous demande de ne plus crier. Nous faisons ici de bonne besogne. Nous travaillons pour la patrie, vous pouvez vous en